MAX JACOB

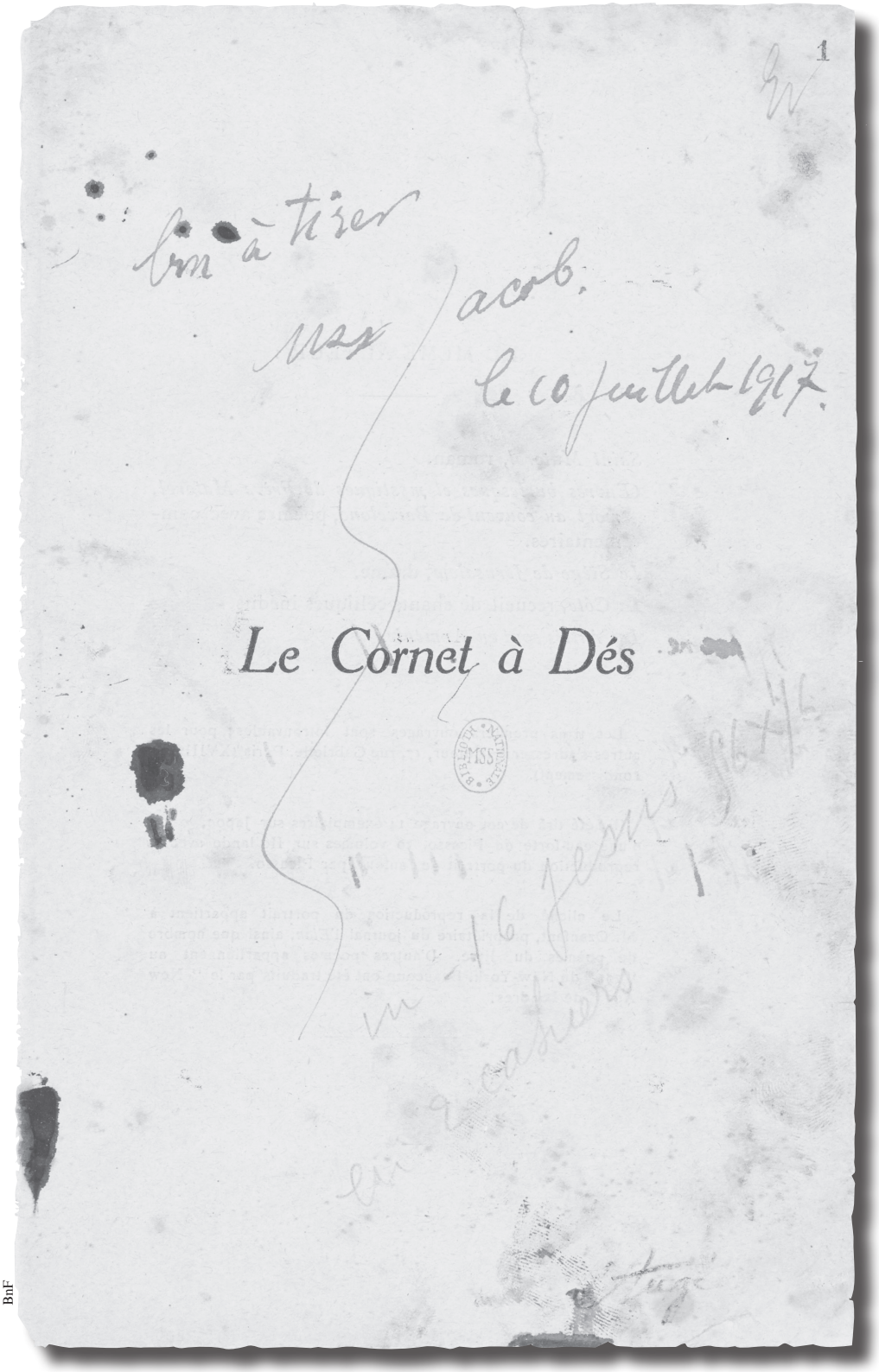
LE

Cornet à Dés

Cliché © Christine Goffinet, *Les Ambassadeurs*.

LE CORNET À DÉS

DOSSIER



BnF

Max Jacob, bon à tirer du *Cornet à dés*, daté et signé 10 juillet 1917. Annotations d'une tierce main indiquant le format définitif du recueil « in 16 Jésus/en 2 cahiers ».

UN SIÈCLE DU CORNET À DÉS

Alexander DICKOW*

« La poésie moderne ou le dessous des cartes », écrit Jacob dans l'*Art poétique* (*O.*,1369). Lire *Le Cornet à dés*, c'est d'abord rencontrer le mystère. Il faut savoir habiter ce mystère, jouir de ses jeux d'évasion, être séduit par ses détours et ses dédales. Force est de constater que cette écoute, cette ouverture à la différence et à l'étrangeté, n'est pas donné immédiatement : *Le Cornet à dés* a toujours dérouté, et déroutera toujours, une part du lectorat. Pourtant, la puissance de ce mystère franchit l'obstacle de l'incompréhension : ce grand livre perdure encore et toujours, traversant le flux des goûts et des fortunes littéraires. 1917-2017, cent années à voyager sans faiblir, sans fléchir, ça se fête : c'est une occasion de faire le point, de mesurer le chemin parcouru. On secoue les dés une fois de plus, en souvenir du bon vieux temps de la rue Ravignan, lorsqu'on n'était qu'un jeune *Cornet*, et on raconte sa longue vie de chef-d'œuvre aux jeunes gens.

* Alexander Dickow est professeur de langue, de littérature et de culture françaises et francophones à Virginia Tech (Virginie, États-Unis). Il est auteur de nombreux articles consacrés à Max Jacob parus en revues. Son dernier livre *Poète innombrable : Blaise Cendrars, Guillaume Apollinaire, Max Jacob* a paru aux éditions Hermann (2015). Directeur scientifique des *Cahiers Max Jacob*, il est aussi poète (*Rhapsodie curieuse*, Mugron : Louise Bottu, 2017) et traducteur.

Chef d'œuvre ? *Le Cornet à dés* a réussi à perdurer, certes, mais son succès même a contribué à déformer un peu notre vision d'un poète à l'œuvre diverse et complexe. Bien des lecteurs croient à tort que le *Cornet* résume à lui seul l'écriture de Max Jacob. Mais en 1923, et encore dans les années trente, le *Cornet* n'était pas forcément le point de repère privilégié de son œuvre, même si le petit livre jaune à un franc cinquante a beaucoup fait pour la renommée du poète. Et Jacob lui-même n'a pas forcément situé son recueil parmi ses plus grands livres. Pour lire le *Cornet* avec justesse, il vaut mieux le lire sur l'arrière-fond d'autres livres – *Cinématoma*, *Le Terrain Bouchaballe*, *Le Laboratoire central*. *Le Cornet à dés* s'enrichit de cette inscription dans un univers poétique qui l'englobe et le dépasse.

Reste que le *Cornet* constitue aujourd'hui, pour de nombreux lecteurs, la porte d'entrée principale à l'univers de Max Jacob. Le terme de chef-d'œuvre, s'il ne convenait peut-être pas pour Jacob ou du vivant de Jacob, peut aujourd'hui s'appliquer sans réserve à ce livre singulier. L'actuelle vie de chef-d'œuvre n'est qu'une des nombreuses vies du *Cornet à dés*. On ne peut parler d'*une* vie d'un livre aussi multiple, et qui a traversé tant de péripéties : la genèse de l'œuvre avant 1917, l'évolution de la réception et des perspectives critiques depuis cette date, mais aussi les métamorphoses éditoriales et manuscrites. Ce sont « autant de prismes géants » (*O.*, 373) qu'on entrevoit. Il ne tient pas en place ; il bouge, il se déplace, comme le poème-tableau tourbillonnant d'« Omnia vanitas » (*O.*, 420).

De sa genèse à sa consécration, puis à sa postérité, le présent dossier, que je présente avec Patricia Sustrac, attrape au vol quelques facettes de ces cubes vivants, facettes que l'on peut regrouper sous plusieurs problématiques générales : l'évolution de l'objet-livre, la genèse, et la poétique. À l'intérieur de chaque problématique, on aborde l'œuvre tantôt d'un point de vue général ou englobant, tantôt par la microlecture et l'examen de textes particuliers.

C'est Andrea Bedeschi, dans son livre *Les Dés en mouvement : variations du* Cornet à dés *de Max Jacob*, qui a inauguré l'approche systématique des variantes du *Cornet* à travers ses diverses éditions. Patricia Sustrac s'inscrit dans le travail de Bedeschi et la perspective de l'histoire du livre, en retraçant exhaustivement l'histoire de la production de l'édition *princeps* de 1917, des mécènes et souscripteurs à la réception de l'œuvre. Cette histoire éditoriale comprend celle de certains exemplaires clés, dont celui de l'épouse de Florent Fels, qui a servi à la mise en page de l'édition de 1923. Nous souhaitons ici remercier le docteur Alain Ségal, collectionneur bibliophile et ami du poète Max Jacob depuis de longues années, qui a mis généreusement toute sa science et ses collections à notre disposition.

Cependant, l'histoire éditoriale de ce livre ne s'arrête pas aux seules éditions de 1917, 1922 et 1923. Elle se prolonge par les manuscrits, les exemplaires dédicacés - dont Patricia Sustrac a effectué une émouvante moisson rassemblée dans « Le *Liber amicorum* du *Cornet à dés* » -, et les reliures d'art. Françoise Nicol éclaire le célèbre exemplaire à la reliure créée par Paul Bonet. Cette reliure contient un précieux manuscrit de collection recopié par Jacob pour Bonet à partir de l'édition abrégée du *Cornet* (1922). Nous avons pu inclure dans le présent numéro un facsimilé de ce manuscrit enluminé par Jacob. Là où Françoise Nicol interroge le sens de cette commande de Bonet, Jean-Marc Pontier et Patricia Sustrac éclairent les *marginalia* (dessins et textes autographes) de Jacob dans l'exemplaire personnel de Paul Bonnet de l'édition de 1917. Enfin, Cécile Coutin examine la première édition illustrée par Jean Hugo du *Cornet à dés* parue en 1948. Cette attention soutenue portée à l'histoire matérielle du *Cornet* éclaire un aspect jusque-là peu abordé par la critique.

Ces travaux abordent la vie et la postérité du *Cornet* à partir de l'édition originale de 1917. Serge Linarès, lui, remonte à la genèse du recueil en amont de la publication, revenant aux controverses qui ont opposé Max Jacob et son ami et rival Pierre Reverdy. Mais au lieu d'établir et d'interroger les faits historiques à l'instar des travaux décisifs d'Andrew Rothwell, de Sylvie Pascal ou d'Étienne-Alain Hubert (voir en annexe la bibliographie du poème en prose recensée par Patricia Sustrac), Linarès examine les manifestations avant tout textuelles et poétique de la polémique. En replaçant le recueil dans la genèse des œuvres de jeunesse, son analyse permet, entre autres choses, de rétablir l'importance des *Œuvres burlesques et mystiques de frère Matorel mort au couvent* dans l'évolution de l'écriture de Max Jacob : on voit déjà à l'œuvre, dans ce recueil de 1912, la pratique jacobienne du poème en prose et les observations de Linarès sur les *Œuvres* de 1912 s'appliquent souvent tout aussi justement au *Cornet à dés*. L'article éclaire les différences fondamentales entre l'écriture des deux poètes, et constitue un apport significatif tant aux études reverdiennes qu'aux jacobiennes. La marque de Jacob sur Reverdy paraît déterminante, poussant ce dernier à se différencier de plus en plus de son aîné. En particulier, pour Reverdy, le problème de l'influence se mue en différence religieuse, Reverdy ne pouvant, à cette époque, partager la foi fervente de Max Jacob.

Pierre Brunel nous restitue tout autrement le climat de 1917 et de la poésie et du contexte du *Cornet à dés*, par une escapade dans le Montmartre de l'époque, également cher à Jacob et à Brunel, auteur de la *Rue des Martyrs*. C'est là un point de départ essentiel à ceux qui viennent de découvrir *Le Cornet à dés* et l'œuvre de Max Jacob : on y retrouve les visions du poète, ses rapports à la rue Ravignan (et les poèmes consacrés à cette fameuse rue montmartroise) et à la rue Gabrielle, avec un plaisir toujours renouvelé.

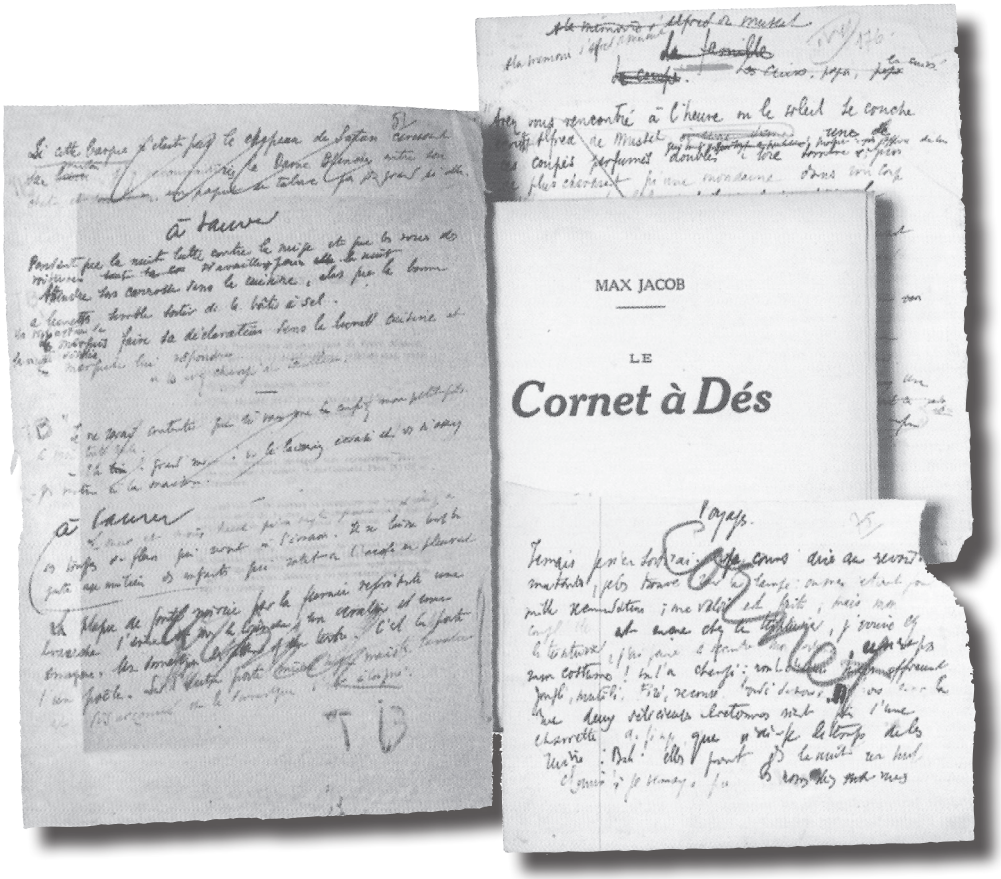
Enfin, aucun dossier consacré au *Cornet à dés* ne serait complet sans porter le regard sur la poétique et l'esthétique de l'auteur, sur la manière dont il faut lire ou créer des poèmes en prose. Cependant, il ne s'agit plus, depuis plusieurs années maintenant, d'examiner le *Cornet* à travers l'apparent esthétisme outré de la seule préface de 1916, en réduisant ainsi Jacob au formalisme. Mon article sur les aphorismes du *Cornet* participe de cette tendance à élargir l'optique au-delà de l'esthétique strictement dite, car la célébration de l'illusion à l'œuvre dans ces éclats poétiques a également des implications éthiques, notamment en ce qu'elle valorise l'éternelle enfance du poète, à l'instar du Baudelaire de *Peintre de la vie moderne*, pour qui le génie artistique doit nécessairement comporter cette dimension enfantine. Loin de construire de vains bibelots verbaux, le poète rétablit la fraîcheur du monde vécu, en dévoilant le monde entier caché dans un grain de sable.

C'est là un aspect de cet humour qu'Antoine Piantoni désigne sous le mot de « fantaisie ». Mais cette fantaisie, selon Piantoni, comporte une ambiguïté foncière, une « indissociabilité de la légèreté et de la gravité » qui produit chez le lecteur le doute, émotion esthétique entre toutes, et encourage la recherche d'« un principe directeur et d'une clef de décryptage qui rendent leur sens à cet exercice de dérèglement, vertigineux et inquiétant. » Nous retrouvons chez Maurice Pinguet le même univers vertigineux, celui du rêve. Cet article de référence où Pinguet montre comment Jacob, mieux que les surréalistes et que l'écriture automatique, reproduit la logique et le langage propres des rêves de la nuit, a d'abord paru dans *La Revue des Lettres modernes*, dans le premier des trois numéros dirigés par Jean de Palacio. Nous le reproduisons grâce à la générosité de son éditeur *princeps* et de Patrick Marot, professeur de Littérature à l'Université Jean Jaurès, responsable éditoriale près des Classiques Garnier.

Jean-François Louette évoque lui aussi l'univers menaçant du rêve, sous la forme d'un rêve d'angoisse typique, celui de l'examen scolaire. Mais cette fois, la persécution et la menace cèdent la place au plaisir et à la jubilation verbale, où Louette navigue avec légèreté. Il inaugure une nouvelle rubrique des *Cahiers Max Jacob*, celle de l'analyse de texte, où les chercheurs entreprendront de commenter brièvement un texte poétique de Max Jacob. Louette montre brillamment que ce jeu en vaut la chandelle. Le regard aiguisé d'un lecteur se prolonge avec la méditation d'un lecteur où François Rannou – poète et essayiste breton – rend hommage à son aîné.

Ce riche dossier marque le centenaire d'un livre qui a connu, et connaît encore, de nombreux émules, des *Poèmes en prose* de Reverdy aux *greguerias* de Ramón Gomez de la Serna, et aussi à de nombreux poètes anglo-saxons d'aujourd'hui, tels que Stephen Dunn, Sampson Starkweather ou John Fuller.

Aujourd'hui, le *Cornet* atteint un nouveau public : grâce à un partenariat entre l'AMJ et l'Association des Donneurs de Voix (Bibliothèque Sonore d'Orléans et du Loiret), *Le Cornet à dés* est accessible aux déficients visuels dans les cent dix sept bibliothèques sonores de France, à l'intention de 16 000 audio-lecteurs. Nous nous réjouissons du fruit de ce partenariat et du rayonnement sonore de l'œuvre de Max Jacob. *Le Cornet à dés* n'est plus seulement un livre que nous devons saluer : c'est un héritage littéraire à la hauteur de son siècle, un héritage d'où naîtront sans cesse de nouveaux questionnements.



Max Jacob, premiers jets du *Cornet à dés*, avant 1914, ms de 14 pages, 17 poèmes, in-8°, in-12 et in-16, encre noire, mine de plomb, crayon rouge sur papier de cahiers, papier pelure. Vente Art Curial, 22 juin 2015, *Le Magazine du bibliophile*, oct.-nov. 2015, n° 121, p. 41.